

Parler en langues

Traduction et transmission

Trilce / Buenos Aires, Institución del Psicoanálisis

Texte d'Enrique Tenenbaum

Nous lisons dans les *Actes des Apôtres* : « Le jour de la Pentecôte ils étaient tous ensemble dans le même lieu » – et nous voici, à la veille de la Pentecôte, nous ensemble pour la première fois après la pandémie.

Le premier traducteur en temps réel qui a réuni les locuteurs des langues de Babel a été le Saint-Esprit. Un magnifique traducteur multilingue qui n'a pas encore été surpassé, malgré le développement technologique des derniers millénaires.

A la Pentecôte, les langues de feu déversèrent la grâce de la traduction simultanée de différentes langues : « Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer » ; la foule s'est rassemblée ; et ils étaient confus, parce que chacun entendait les autres parler dans son propre dialecte : « ... comment les entendons-nous dans notre propre langue à chacun, dans notre langue maternelle? »

Peut-être, on peut supposer que le Saint-Esprit n'a pas hésité à traduire les langues parlées par chacun afin que chaque humain puisse comprendre sans équivoque, et dans sa langue maternelle.

Le don de parler en langues est également une grâce. Saint Paul, dans sa première lettre aux Corinthiens, différenciait le parler en langues du discours prophétique. Si, pour prier, il convient de se laisser prendre par ce langage incompris « qui parle en moi », au

contraire, pour s'adresser à l'assemblée, à l'Église, il est nécessaire de parler dans une langue que tout le monde comprend : « celui qui parle en langue ne parle pas aux hommes, mais à Dieu, car personne ne le comprend, et c'est en esprit qu'il dit des mystères »

« Celui qui parle en langue s'édifie lui-même ; celui qui prophétise édifie l'Église... (car) celui qui prophétise est plus grand que celui qui parle en langues, à moins que ce dernier n'interprète, pour que l'Église en reçoive de l'édification ».

Est-ce que nous, analystes, quand nous parlons à l'assemblée devant de analystes supposés, dans la psychanalyse en extension, ou quand on parle devant des non-analystes dans d'autres domaines, dans le monde, est-ce que nous parlons en langues ?

Prophétisons-nous ?

À qui Lacan parlait-il ? Avec quelles ressources rhétoriques ? Toujours de la même manière, devant n'importe quel public ? Clairement non, ce n'était pas le même style lorsqu'il s'adressait à l'élite de *l'École normale supérieure*, que lorsqu'il passait la psychanalyse dans les universités d'Amérique du Nord. Son style, aujourd'hui, serait-il le même ? Si c'était le cas, aurait-il l'impact qu'il a eu, l'influence qu'il a eu ?

Il nous appartient de nous demander s'il est possible, si nécessaire, d'adapter les termes et le style de transmission à l'époque, sans abaisser le discours, en essayant de sauver la vérité freudienne dans son *soc tranchant*.

La ressource Koinè

La simplification des langues n'est pas nouvelle, elle a commencé en Magna Grèce avec la *koinè* grecque, le grec simple qui pouvait être compris par les colons, par l'homme de la rue. La *Septante* est l'un des résultats de cette opération, avec les effets que nous connaissons

Plus près dans le temps, la transformation de la langue allemande en une langue de propagande et de domination s'est produite pendant le Troisième Reich, mais l'idée a eu un destin mondial. « On ne parle pas impunément la langue du vainqueur... Vous respirez le langage et vivez selon elle », dit Klemperer. Paul Celan, pour sa part, réinventant la langue allemande, ne cesse de la qualifier de langue meurtrière.

L'interdiction de parler certaines langues ou dialectes s'est répandue dans toute l'Espagne franquiste comme une épidémie. L'établissement de l'anglais américain comme lingua franca a signifié et suppose toujours un nivellement - à l'échelle de l'appauvrissement - des langues nationales et régionales, pour donner lieu à la mondialisation de l'*american way of speaking the life*.

Existe-t-il aujourd'hui une *lingua franca* pour la psychanalyse ? Existe-t-il pour sa transmission une langue *lacanienne koinè* (simplifiée pour les colonies) ? Ou, au contraire, considérons-nous comme des barbares ceux qui ne comprennent pas le jargon (confondant le mystère - le parler en langues - avec l'énigme) ?

Humboldt avait déjà souligné que chaque langue présuppose une vision du monde, une vision parmi d'autres, et chaque fois qu'on quitte une langue pour rentrer dans une autre, il y a un transfert de vision du monde, de la façon dont les choses sont dites. Il n'y a pas d'acte de langage qui ne soit équivoque, puisqu'il implique l'auditeur, qui ne comprend jamais la même chose, a soutenu le premier linguiste. Plus d'une langue nous habite et, dans la vie quotidienne - peut-être pas dans les académies - cela s'exprime même dans les règles de courtoisie, qui font partie du génie de chacun, de la vision du monde de chaque langue; c'est ce que nous dit Barbara Cassin lorsque nous passons en revue les façons dont nous disons *bonjour*, *au revoir*, dans chaque langue vivante. Umberto Eco affirmait que la langue de l'Europe est la traduction, Henri Meschonnic rappelait que l'Europe a ses textes fondateurs en traduction.

Nous, les Latino-Américains, avons reçu les textes fondateurs de la psychanalyse en traduction. Qu'est-ce que cela signifie pour notre pratique? S'agit-il d'une question local, régionale, ou concerne-t-il tous les analystes pratiquantes?

Quel langage, pour la psychanalyse ?

La psychanalyse est née en langue allemande. Aurait-il pu être né dans une autre langue ? Les procédés langagiers qui ont attiré l'attention de Freud et qu'il a reconnus dans les processus psychiques inconscients, telles que la condensation et le déplacement, sont-ils propres au processus inconscient, ou sont-ils caractéristiques en particulier de la langue allemande ? L'équivoque homophonique, que Lacan place comme l'une des trois formes d'équivoque, est-elle un processus strictement inconscient, ou reflète-t-elle le génie de la langue française, qui n'est pas parlée telle qu'elle est écrite ? Dans chaque langue il y a d'autres équivoques possibles. Que peuvent nous dire à ce sujet nos collègues chinois, dont la langue ne nécessite pas de grammaire et ressemble, comme l'a dit Freud, à la langue des rêves? Dans la langue espagnole chacune des lettres écrites doit être prononcée, ce qui pour un francophone est inouï, bizarre : il y a des lettres qui, en français, étant écrites, ne sont pas prononcées. Quelle est la relation entre le langage en tant que structure de l'inconscient et la langue parlée, en particulier la langue de l'époque ?

Nous assistons à un monde dans lequel, grâce à la mondialisation, les langues se sont dégradées au point de parler non plus en langues mais en abréviations et en *emojis*. Cet appauvrissement s'ajoute à la perte de la valeur même de la parole. Il y a des analysants qui supposent qu'ils parlent à leurs proches parce' ils écrivent des messages, sans avoir à jouer la voix dans les communications via les portables. Le terme *téléphone* lui-même sera bientôt un signifiant anachronique. Le smartphone ne sera plus un téléphone, il sera juste *smart*, il cessera de servir la communication par la parole. Cet appauvrissement

n'est sûrement pas étranger à l'autisme croissant dans la sphère social, comme nous l'avons dit en 2019 dans *Convergence : malaise dans la culture, autisme dans la société*.

La langue allemande n'est pas aujourd'hui une langue de la Convergence, ce qui est paradoxal dans un Mouvement où la multiplicité des liens s'imbrique avec la pluralité des langues ; mais la langue maternelle de la psychanalyse n'est pas parlée. Et nous devons encore faire face à la question de savoir comment nous positionner par rapport à la langue chinoise.

A chaque rencontre d'analystes, et plus encore dans les réunions virtuelles imposées par la pandémie, la question de la traduction se pose systématiquement, et nous oblige à prendre position quant à la théorie du langage et de la langue avec laquelle nous travaillons, et donc que nous analysons. Cela concerne une éthique de la transmission.

La pluralité des langues est devenue un symptôme des réunions d'analystes pendant la pandémie. La question de la traduction - simultanée, successive - ne concerne pas une économie d'argent, bien que la multiplicité des langues implique aussi une multiplicité d'économies. Il s'agit, à notre avis, de prendre position sur le traitement d'une traduction impossible, d'une traduction sans reste, d'une traduction pentecôtiste.

Lorsque l'on opte pour une traduction liée au sens, pour porter d'une langue à l'autre les contenus, comme on les appelle, il reste forcément non traduit ce qui exclut le sens : le réel d'une langue, ce qui fait non seulement le génie de chaque langue mais le réel de l'acte de dire. *Qu'on disse reste donc oublié*. Ou effacé, si l'on va à l'extrême. Cette impossibilité d'une traduction complète est indélébile. Mais, comme nous l'avons dit, il arrive que les choses ne sont pas dites de la même manière dans la diversité des langues; il y a des termes fondamentaux du jargon analytique qui, soit sont passés dans le discours actuel en se banalisant, comme le Complexe d'Œdipe pour l'Occident, soit n'ont aucun corrélat référentiel, comme le Complexe de Œdipe pour l'Orient.

Le problème ne réside pas dans l'impossibilité d'une traduction pentecôtiste, mais dans le fait que parfois la marque de cette impossibilité est effacée; pour le dire dans les termes de Meschonnic: effacer la marque et l'effacer qu'elle soit effacée ; c'est une procédure qui dégrade notre pratique en matière de traduction. Nous, hispanophones, souffrons de l'effacement des marques de l'intraduisible dans notre accès à la parole écrite ou transcrite de Freud et, surtout, de Lacan. Le texte dit *établi* dégrade la possibilité de lecture alors que ce qu'il offre n'est pas un exercice de traduction mais une interprétation, voire une version, ce qui ouvre la voie, qu'on la traverse ou non, à une perversion dans la transmission. Il est inévitable, bien sûr, qu'il y ait une version du père, de chaque père du texte en traduction. Mais faire constater les difficultés et les impasses inhérentes à la version fait une position éthique, les ignorer ou les méconnaître en fait une autre.

Ainsi, à un extrême, nous avons des psychanalystes pentecôtistes qui parlent en langues, de sorte que leur discours est incompréhensible pour les non-initiés – les laïcs, les *idiots* selon les termes de saint Paul – et pour de nombreux initiés aussi. À l'autre extrême, nous avons les psychanalystes qui parlent dans le style des conférences TED, en koinè lacanienne.

Une troisième voie

Quel sort pour la psychanalyse si elle ne devient pas sensible aux marques de l'époque et engendre ainsi - par une prétendue extraterritorialité - un rejet net ou, à l'autre extrême, si elle est assimilée à l'époque de telle sorte qu'elle devient tôt ou tard un symptôme oublié ? On le sait, l'histoire continue de l'enseigner, l'extraterritorialité mal nouée avec l'assimilation est suivie de la ségrégation.

Ni parler en langues -extraterritoriales- ni dans la koinè lacanienne -assimilation- Ni le « maintien quasi religieux des termes » hérités (Lacan). Notre défi est de parler – c'est-à-dire de pratiquer et de théoriser – la psychanalyse en tenant compte des paradigmes –

culturels, scientifiques, politiques – de l'époque, et d'essayer de la transmettre dans un style qui permette à la psychanalyse de perdurer.

N'est-il pas temps d'essayer rejoindre, à notre discours, les paradigmes avec lesquels l'époque nous interpelle ?